Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 11

Artikel: Yehudi Menuhin : "Quatre-vingts ans, c'est le bel âge!"
Autor: Probst, Jean-Robert / Munuhin, Yehudi
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828808

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

YEHUDI MENUHIN
«Quatre-vingts ans, c'est le bel âge!»

Yehudi Menuhin: il a marqué l'univers de la musique de son immense talent

Le 22 avril 1916, les bonnes fées se sont penchées sur le berceau de Yehudi Menuhin, dans une bâtisse de New York où venait de naître le plus grand violoniste du 20e siècle. Ses parents, des juifs russes émigrés en Palestine, avaient découvert depuis peu l'Amérique de tous les rêves.

A quatre ans, le jeune garçon reçoit son premier violon. Une année plus tard, il devient l'élève de Louis Persinger et à l'âge de sept ans, il joue, en soliste, accompagné par l'orchestre de San Francisco, la «Symphonie espagnole de Lalo».

Véritable enfant prodige, il étudie le violon en Europe, avant de revenir au Carnegie Hall de New York, où il donne son premier véritable concert à l'âge de... 12 ans. Dès lors, le jeune violoniste connaîtra le rythme effréné des tournées à travers le monde. Souvent, il est accompagné de sa sœur cadette, Hephzibah, qui restera sa partenaire au piano jusqu'à son décès, en 1980.

Entre autres événements, Yehudi Menuhin crée le Festival de Gstaad en 1956. Il fonde également, en 1963 en Angleterre, une école pour les enfants doués musicalement, en 1977 à Gstaad, une académie de musique pour les jeunes virtuoses et, récemment à Bruxelles, une fondation internationale qui encourage l'enseignement musical.

Aujourd'hui, Yehudi Menuhin est devenu chef d'orchestre. Infatigable, il passe le plus clair de son

Aujourd'hui, le Maître a troqué son archet contre la baguette du chef d'orchestre

temps à parcourir le monde. Grand adepte du yoga, le musicien puise dans cette pratique l'incroyable énergie qui l'anime.

Dans ce palace de Gstaad, où il a accepté de nous accorder quelques minutes de son temps précieux, le Maître est assis dans un fauteuil de cuir bordeaux, totalement disponible. Il dégage un rayonnement extraordinaire, à la fois serein et apaisant.

On comprend, à cet instant-là, qu'il n'est pas un homme tout à fait comme les autres. Son regard est bleu comme un ciel d'été, son sourire pur comme un rêve d'enfant, ses paroles fluides comme un fleuve indien. Et son discours, plein de bon sens et d'intelligence, ne laisse aucune prise à l'agressivité.

Il s'exprime avec douceur, pour évoquer ses sujets de prédilection qui sont la paix dans le monde et l'influence de la musique sur les enfants. Lui qui a obtenu des triomphes à travers le monde en interprétant Beethoven, Darius Milhaud, Brahms et surtout Bartok, n'a jamais laissé passer une occasion d'élargir son esprit.

Il a découvert la musique indienne avec Ravi Shankar, il s'est ouvert à la musique tzigane en fréquentant des orchestres folkloriques hongrois et il a improvisé sur des thèmes de jazz avec Stéphane Grapelli. La musique, aux yeux de Yehudi Menuhin, représente une religion universelle.

– Vous avez aujourd'hui, à 80 ans, quantité de projets touchant au développement de la musique. Cela signifie que l'âge n'a donc aucune prise sur vous-même?

– Aucune et cela revêt une importance considérable, parce qu'avec l'âge, on accumule une certaine expérience. D'ailleurs, cette année, qui est celle de mes 80 ans, a commencé avec l'anniversaire de ma mère. Le 7 janvier, elle a fêté ses 100 ans.

«Donner une voix à tous ceux qui n'en ont pas!»

– Ainsi, votre mère est centenaire?

– Oui. Nous avons célébré cet événement en Californie, à Los Gatos, où elle réside.

– Comment expliquez-vous votre étonnante vitalité?

– Plus je pense à mes projets, plus il est clair qu'un âge satisfaisant ne peut pas arriver sans une préparation durant les cinq premières années de la vie. Je me souviens ainsi de mes premières impressions, qui ont influencé ma prime enfance et qui avaient, évidemment, trait à la musique.

– Vous voulez dire que les cinq premières années sont déterminantes pour assurer une vieillesse heureuse?

– Oui, c'est exactement cela...

– Et si l'on a mal vécu ces premières années de la vie?

– Alors, les années de la vieillesse seront beaucoup plus difficiles!

– Quand vous jetez un coup d'œil dans le rétroviseur de votre vie, que voyez-vous en premier lieu?

– Lorsque j'essaie de résumer en quelques mots ce que fut ma vie, je pense que le plus important a été de donner une voix à tous ceux qui n'en ont pas. D'abord, j'ai donné la voix au violon et à la partition de musique. Puis, j'ai agi de même pour les enfants, les personnes âgées, ceux qui souffrent, les populations du tiers-monde et, dans notre propre société, à ceux qui vivent

dans les banlieues violentes. Je me suis dit qu'il fallait leur donner la voix et en échange recevoir la leur.

Il n'y a pas une seule voix officielle, politique, qui a le droit d'imposer une législation et qui prétende représenter l'avenir. Les poissons et les arbres ne sont pas représentés. L'homme s'est arrogé la liberté de détruire. Il croit que c'est la plus belle chose que d'employer cette liberté à détruire et à soumettre les faibles pour asseoir sa propre puissance. Si on pense à l'avenir, on est là pour protéger les enfants, pour protéger la Terre.

«On connaît un pays à travers sa musique!»

– Vous avez de multiples origines. Né aux Etats-Unis, vous êtes citoyen d'honneur dans de nombreux pays, en Suisse et en Angleterre notamment. Vous n'avez pas de patrie, comme on l'entend au sens habituel. Est-ce que pour vous, la musique est une patrie, est-ce que la musique est votre monde?

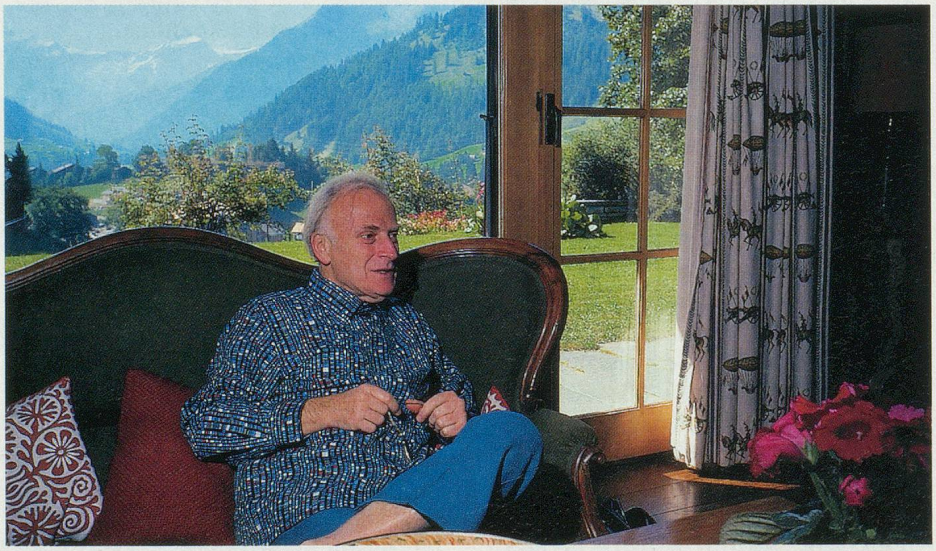
– Vous avez raison, la musique représente mon pays, par le fait qu'elle recèle différentes ambiances. Il y a l'ambiance physique, il y a l'ambiance sociale, il y a l'ambiance culturelle, il y a l'ambiance spirituelle. Toutes ces ambiances forment différents niveaux. J'ai passé ma vie avec des personnes extraordinaires, des écrivains, des poètes, mais aussi avec Bach, Beethoven, Bartok et tant d'autres. C'est mon univers...

– Vous dites parfois que l'on ne connaît bien un peuple ou un pays qu'à travers sa musique?

– C'est vrai que la musique révèle le fond du tempérament et des traditions d'un pays. Par exemple, les traditions anglaises appartiennent beaucoup à la campagne. Il y règne une ambiance délicate, subtile et assez tempérée, qui ne touche pas les extrêmes. Aussi, faut-il faire attention de respecter ce tempérament. Les Anglais sont beaucoup plus profonds qu'on ne le pense, mais ils détestent qu'on en parle. Et ils détestent le montrer.

– Dans cet ordre d'idée, est-ce que, pour vous, la musique suisse existe, et que représente-t-elle?

– La musique suisse est difficile à exprimer. Je connais deux ou trois compositeurs suisses contemporains, dont j'ai joué des œuvres, et quelques anciens aussi. Mais au fond, c'est plutôt dans le domaine social et législatif que la Suisse est en avance sur les autres nations.



Depuis son salon de Gstaad, le panorama des Alpes bernoises est somptueux

– Vous voulez dire que ce n'est pas forcément dans le domaine musical?

– Il y a de magnifiques orchestres et il y a de magnifiques groupes en Suisse. Le compositeur suisse que je connaissais le mieux et qui m'a dédié son premier morceau quand j'avais sept ans, c'était Ernest Bloch. Il était Juif, mais aussi très Suisse. Il habitait San Francisco, mais il rentrait tous les ans au pays. Il était passionné de photos et possédait l'un des premiers Leica. Je me souviens qu'il me montrait des photos à la mise en scène très dramatiques. Il posait, devant le Cervin, et il ressemblait, avec sa grande barbe, à un prophète de l'Ancien Testament.

– Lorsque vous rencontrez un violoniste chinois comment est-ce que vous communiquez?

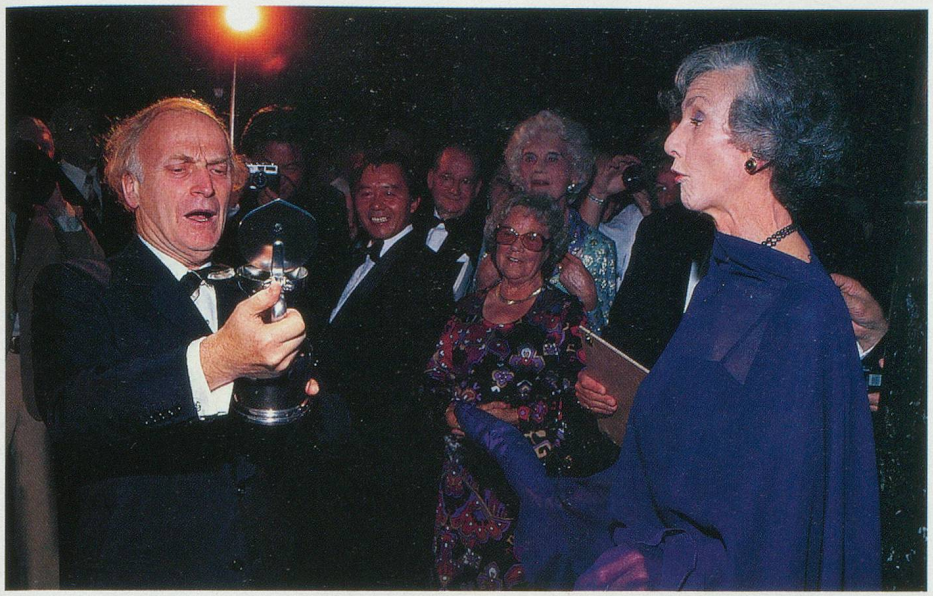
– En jouant de la musique, c'est très facile. Evidemment, pour les choses plus pratiques, les signes de mains vont très loin. Pour les discussions intellectuelles, alors, c'est plus difficile. Je suis très fier d'avoir un petit-fils à moitié Chinois, puisque ma fille avait épousé le pianiste Fou T'song. J'ai insisté pour que mon petit-fils apprennent le Chinois tout petit déjà. Lorsqu'il venait en vacances à Gstaad, j'avais toujours un Chinois à la maison... Il a ensuite poursuivi ses études en Angleterre et aux Etats-Unis. Notamment à Princeton, où il y a un magnifique département de chinois. Il a ensuite eu des postes très importants à Pékin et maintenant au Vietnam. Il parle le français, l'anglais et le chinois...

– Vous même, vous parlez de nombreuses langues?

– Oui, mais aucune langue asiatique, ni africaine...

– Vous prônez la musique partout, dans la rue, dans les usines, dans les hôpitaux et dans les prisons. Est-ce que, pour vous, cela représente le langage de la paix?

– Mais oui, je le crois! Mais, évidemment, la musique ne peut pas produire la paix. Ce n'est qu'en formant les jeunes avec le chant et la



En compagnie de sa femme Diana, il fêtait ce soir-là, l'un de ses trophées

danse qu'on arrivera peut-être à les sensibiliser. L'important est d'écouter. Ecouter l'autre, écouter ce que nous ne connaissons pas, ce que nous ne comprenons pas. Prendre l'habitude d'effectuer la moitié du chemin pour nous rapprocher de tout ce qui nous est étranger, parce que c'est comme ça que nous nous enrichissons. Tous les préjugés nous appauvrissent. Parce qu'aussitôt que nous disons: je ne touche pas, je ne parle pas, je déteste, alors on a perdu toute une tradition qui aurait pu être utile. Pauvre Hitler, il aurait pu avoir la bombe atomique...

«L'important, c'est d'écouter les autres!»

– Vous passez votre vie à enseigner la musique, à créer des académies et des écoles de musique. Que dites-vous d'essentiel à vos élèves, lorsque vous vous trouvez en face d'eux?

– Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas. Je les salue, je leur demande quelque chose de banal et ils jouent un morceau pour moi. Je ne suis pas un législateur, un juge, un avocat ou un moraliste. J'aime voir le travail et je souhaite arriver au même résultat que les grands moralistes et les grands philosophes, mais en créant des situations où cela se fait automatiquement. Où l'on n'a pas besoin de souligner. Aux Etats-Unis, on a beaucoup tendance à croire qu'on peut structurer une société rien que par des lois. On pensait qu'on allait avoir une population la plus pure possible en votant une loi interdisant l'alcool.

– C'est une attitude idéaliste?

– Evidemment, c'est très enfantin, très innocent et c'est très idéaliste. Cette attitude a naturellement produit des avocats en abondance. On dit qu'à Washington, il y a un avocat pour sept personnes... On ferait mieux d'avoir une garde-malade pour sept personnes... Les avocats prolifèrent comme des souris et ils croient pouvoir tout contrôler. Or, la loi est poussée trop loin, aux dépens de la pratique. C'est pourquoi j'entre dans les écoles en chantant, en faisant chanter et danser les enfants, au lieu de leur dire: le chant est une très bonne chose et je vais vous faire écouter tel ou tel disque. Cela n'aurait aucun effet. C'est pourquoi les prêtres, qui prêchent de belles choses, ont peu d'effet aujourd'hui.

– A l'âge de 80 ans, après avoir vécu toute une vie de musique, comment vous sentez-vous, quel sentiment avez-vous de l'existence?

– Je me sens très béni par tout ce que la vie m'a apporté. Par ma famille, ma femme, mes enfants, par la musique et par les opportunités que j'ai de rencontrer toutes les personnes que je désire connaître, de vous parler et de m'entourer de choses belles, et des idées que je peux formuler avec une certaine expérience de la musique et d'autres expériences de la vie. Physiquement, je me sens bien et je trouve que c'est un bel âge.

– Le soir, dans votre lit, avant de vous endormir, quelle est la musique qui vous traverse l'esprit?

– Ce n'est pas toujours la musique. Si j'ai dirigé une œuvre, alors cela continue à m'habiter, mais ce n'est pas nécessairement la musique. Cela peut être des pensées, un livre que je lis, cela peut être mille choses différentes. Je n'aime pas me laisser saisir par quelque chose qui m'enlève ma faculté de penser.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:	C'est peut-être le rouge.
Une fleur:	Les roses de Perse.
Un parfum:	La lavande.
Une recette:	Le gaspacho.
Un pays:	J'apprécie la Suisse.
Un écrivain:	Lao Tseu.
Un peintre:	Myfanwy Paselic
Un cinéaste:	Charles Chaplin.
Une musique:	La flûte du berger.
Une personnalité:	La princesse Irène de Grèce.
Une qualité:	La modestie.
Un animal:	J'adore les éléphants.
Une gourmandise:	Les pâtisseries orientales.